



Bouche en cœur, battement de cils et tête à l'envers : rencontres et flirts à Nouakchott (Mauritanie)

Céline Lesourd

► To cite this version:

Céline Lesourd. Bouche en cœur, battement de cils et tête à l'envers : rencontres et flirts à Nouakchott (Mauritanie). *L'Année du Maghreb*, 2010, Dossier de recherche : Sexe et sexualités au Maghreb : essais d'ethnographies contemporaines, VI, pp.141-164. halshs-00762689

HAL Id: halshs-00762689

<https://shs.hal.science/halshs-00762689>

Submitted on 7 Dec 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**BOUCHE EN CŒUR, BATTEMENT DE CILS ET TÊTE À L'ENVERS :
RENCONTRES ET FLIRTS À NOUAKCHOTT – (MAURITANIE).**

« La séduction représente la maîtrise de l'univers symbolique, alors que le pouvoir ne représente que la maîtrise de l'univers réel.² »

Dans système des genres, les femmes maures seraient cantonnées à la sphère du privé – la tente, l'intime, le fermé – alors que les hommes circuleraient dans la sphère dite publique – celles des abords du campement, de la rue, soit « l'extérieur » et « l'ouvert ». Des hommes, des femmes : deux mondes, apparemment imperméables. Pourtant, aujourd'hui, dans la capitale mauritanienne, malgré l'absence manifeste de lieux de rencontres, les hommes et les femmes³ se croisent, se remarquent, se séduisent, se sourient, se frôlent, se fixent des rendez vous et s'abandonnent... Cela tout en composant avec une règle simple : osciller entre le jeu du paraître et le jeu du secret. Vivre dans ce paradoxe : s'afficher aux yeux de tous, tout en marivaudant dans les alcôves. Nous verrons cependant que les notions privé/public s'attachent moins à des espaces déterminés qu'à des situations ; on constate que le public peut devenir privé et, à l'inverse, le privé peut devenir public. Cette lunatique porosité spatiale semble liée aux relations hommes-femmes en général et, plus singulièrement, aux relations de séduction. Le monde des regards amoureux, des coups de fils langoureux, des baisers volés ne peut se laisser découvrir. L'univers galant doit demeurer intime. Pas seulement parce que la pudeur l'impose mais parce que le monde où les femmes s'affirment comme les meneuses des passions ne peut exister de fait qu'à la dérobée. Celui où des femmes pudiques, mesurées, respectueuses, deviennent des manipulatrices, et cela face à des hommes forts, orgueilleux et courageux transformés en amants dociles, généreux et patients.

PROVOQUER LA RENCONTRE : BRILLER. CAPTER LES REGARDS

La phase de séduction suppose un préliminaire inévitable : la rencontre. Cette première étape, avant de pouvoir passer au badinage amoureux, consiste à se faire remarquer, se faire connaître, à paraître. S'afficher sur le marché de la rencontre.

Ces premiers regards conduisent d'emblée à s'interroger sur la pertinence des oppositions entre le public et le privé. Si hommes et femmes peuvent en effet se rencontrer dans les quelques espaces de la capitale considérés comme publics – les cafés, le stade – la majorité des lieux de rencontre oscillent entre le privé et le public.

¹ Céline Lesourd, docteur en anthropologie, affiliée au LAS (celine.lesourd@gmail.com).

² J. Baudrillard, 1979 :19.

³ Nous ne développerons dans cet article, pour l'essentiel, que le cas d'hommes et de femmes de milieux fortunés. Ceux qui « s'affichent » et appartiennent au *messrah* (terme d'origine arabe qui signifie la scène et par extension le théâtre). Ce terme désigne la « jet-set » mauritanienne. Il convient de préciser que le *messrah* regroupe essentiellement des hommes et des femmes (mais surtout des femmes) d'origine essentiellement guerrière du nord et de l'est de la Mauritanie. Notons la présence également de quelques familles maraboutiques du Nord (et de l'Adrar plus particulièrement) ainsi que des hommes et des femmes d'ascendance sociale moins élevée (esclaves affranchis – *hartâni/hârâtîn* –, forgerons par exemple).

Toutefois, nous développerons quelques exemples de relations entre hommes et femmes de milieux plus modestes vivant néanmoins dans un certain confort financier.

L'espace public est interaction. C'est un lieu de sociabilité. Un espace relationnel. Un espace de rencontre en tous genres. Il s'agit donc de lieux où hommes et femmes, jeunes et moins jeunes, peuvent potentiellement se croiser, s'apprécier. Se plaire ou se déplaire. Mais dans la capitale mauritanienne, les espaces publics sont rares et plutôt masculins. Pas de parcs, ni de jardins ; peu de restaurants, peu de cafés et pas de cinémas. En termes de lieux publics, à l'aune des définitions classiques, Nouakchott est donc quasiment dépourvu d'espaces de rencontres, d'espaces de mixité. D'espaces pour tous. La capitale ne compte que deux discothèques, et à peine une poignée de bars. Ces commerces, parce qu'ils proposent des boissons alcoolisées, sont réservés à ceux dont la richesse et le statut imposent le respect, préservant ainsi, dans une certaine mesure, leur réputation. Ces lieux sont majoritairement fréquentés par des hommes car, s'y rendre, pour une jeune femme, c'est prendre le risque de se voir confondre avec une « disquette »⁴. Ces espaces publics où le Coca Cola se sert exclusivement avec du whisky, où des femmes se trémoussent lascivement à l'affût de lendemains amoureux et où circulent d'autres substances illicites sous forme moins liquide que solide, ne peuvent constituer des lieux de rencontre pour les jeunes hommes et les jeunes femmes attachés à la bienséance. Un même refus pour les restaurants dont on sait qu'une carte des vins accompagne le menu⁵.

Les espaces de sociabilité les plus visibles, les plus « publics », les plus fréquentés par les hommes et – surtout – par les femmes sont donc essentiellement les marchés et plus particulièrement les marchés dits « capitale » et du « V^e arrondissement ». Outre leur vocation mercantile, les *marsat*, comme en témoignent des jeunes filles et leurs mères, sont notoirement des « lieux de drague » : « c'est pour les rencontres » dit-on. Mais si les *marsat*, espaces économiques inévitables, apparaissent également comme des espaces de sociabilités tolérés, ils demeurent tout aussi excitants que dangereux. Une jeune fille en témoigne : « on rencontre ses copines, on discute avec les commerçantes, on apprend les potins ». En l'absence de sa fille, la mère ajoute : « c'est là que traînent tous les *gorjigéen*⁶, ils repèrent les filles. On cause. C'est le moment de repérer à quoi ressemble telle ou telle fille, savoir ce qu'elle fait... Je ne les laisse pas trop longtemps là-bas toutes seules ».

À côté des marchés, émergent aussi lentement, depuis les années 2003-2004, de nouveaux lieux publics mixtes, réservés à une population nouakchottoise aisée.

Le stade de Tévragh Zeïna, tout d'abord, constitue selon nous un de ces récents lieux de visibilité, de potentiels échanges ou, tout au moins, un espace public qui favorise les rencontres à venir. Chaque soir, des hommes et des femmes laissent leurs luxueux véhicules bien en vue sur le parking et s'attaquent en plus ou moins grande foulée à plusieurs tours de piste. S'il est des heures tacitement réservées aux femmes, et d'autres aux hommes, des plages horaires mixtes permettent à chacun de tenir la ligne tout en gardant un œil sur ceux qui passent. Sur ce qui se passe : les joggers se croisent, se scrutent, se recroisent.

⁴ Le terme « disquette » désigne les jeunes femmes séduisantes et plus particulièrement celles qui « cherchent les hommes » dans les boîtes de nuit, dans les bars.

⁵ Les entretiens et observations qui jalonnent cet article ont été recueillis au cours de 31 mois de terrain réalisés entre janvier 2000 et mars 2008 dans le cadre de recherches portant notamment sur les stratégies de réussite des femmes d'affaires mauritaniennes. Le travail présenté ici ne fait donc pas appel aux résultats d'une recherche menée spécifiquement sur la sexualité mais plutôt au quotidien d'une anthropologue sur son terrain : cette nuance a son importance méthodologique car elle sous-entend d'emblée que si de nombreuses conversations ont été tenues sur le sexe, aucune n'a été enregistrée, aucune n'a pas fait l'objet de notes ni de travail d'analyse approfondi « sur le coup ». Il importe donc de souligner que les entretiens utilisés ici sont pratiquement tous retranscrits a posteriori (quelques heures après, le soir même, le lendemain) et correspondent plus à une obsession de l'anthropologue de « tout noter » pour « aviser ensuite... ». Précisons également que ces entretiens autour des femmes, des hommes et du sexe ne relèvent pas de conversations intimes tenues lors de confidences amicales.

En revanche, toutes les données sur les lieux de drague, les jeux de séduction sont le résultat de recherches plus spécifiques car en périphérie directe de nos travaux personnels : dès lors la retranscription des entretiens et des observations a été quasi systématique et simultanée et suivie d'un travail d'interprétation et d'analyse.

J'ajoute que les noms utilisés dans ce texte sont des pseudonymes.

Au sujet de la littérature sur les rapports de séduction dans la société maure, se reporter aux travaux d'A. Tauzin *Figures du féminin dans la société maure (Mauritanie)* ; C. Fortier, « Épreuves d'amour en Mauritanie », *L'Autre, Cliniques, cultures et sociétés*, vol. 4, n° 2, 2003, p. 239-252 ; du même auteur, « Séduction, jalousie et défi entre hommes. Chorégraphie des affects et des corps dans la société maure », in F. Héritier et M. Xanthakou (dir.), *Corps et affects*, Paris, Odile Jacob, 2004 ; O. Schinz « Construction du genre chez les Maures de Mauritanie », Université de Neuchâtel, mémoire de licence en ethnologie, 2001.

J'ajoute enfin que les noms utilisés dans ce texte sont des pseudonymes.

⁶ Terme wolof qui associe « homme » (*gor*) et « *jigéen* » (femme). Ces personnages, nous y reviendrons, sont donc des hommes-femmes qui servent d'intermédiaire pour les rencontres galantes.

Certains font semblant de s'échauffer. D'autres font mine de partir. Quelques-uns sont réellement essoufflés et marquent une pause. Quelques femmes réajustent leur voile. Le stade est un espace où l'on se voit, où l'on s'observe. Le rendez vous peut venir plus tard.

Depuis 2006-2007, il semble que les femmes commencent à s'insinuer dans les luxueux cafés/salons de thé/snacks (des lieux qui proposent comme point commun de ne pas servir de boissons prohibées) situés sur quelques grandes artères goudronnées de la ville dans le quartier Tévragh Zeïna. Jusqu'alors réservés tacitement à une clientèle masculine ou familiale, certains « cafés » voient la population féminine s'y faire une place suivant des horaires qui restent assez circonscrits. Les jeunes femmes viennent en particulier pour leur petit déjeuner, vers 9 ou 10 heures. A cette formule matinale croissant/jus d'orange pressé/café, s'ajoute un autre moment féminin, celui de la tombée de la nuit. Ces dames viennent alors déguster, entre filles, un milk-shake ou une pâtisserie.

Il est 19 heures. La porte s'ouvre sur quatre jeunes femmes. Voiles *kenebo*⁷ neufs, chaussures italiennes à hauts talons assorties au sac à main de marque. Lunettes de soleil griffées Chanel ou Dolce Gabana... la nuit est déjà tombée mais chaque détail compte. Elles avancent parmi les tables, nonchalantes, parlant à haute voix. Les clients font mine de rien mais attendent d'être salués. Les clientes scannent d'un regard expert le coût du voile, le choix des accessoires, le poids et les formes, le clinquant des bijoux : police du bon goût (« *shabîbâ*! ») ou du mauvais goût (erreur dans la panoplie !). Les jeunes femmes déambulent de salutations en salutations : « Comment ça va ? la famille et la santé, comment va... ?⁸ ». Elles avancent à petit pas traînants, sourires multi chromes aux lèvres. La petite véranda du salon de thé se transforme soudainement en parfumerie, superposition de luxueuses fragrances parisiennes. Le fond de teint sur les mains et le visage est fraîchement appliqué ; les cheveux parfaitement tirés. Une sonnerie, sur un air de musique libanaise, retentit. A travers le petit téléphone portable à clapet, dernier cri, la même conversation : « Ah comment ça va ? la famille, la santé, comment va ?... Tu es où ? Je suis à la Palmeraie... ».

« Je suis à la Palmeraie avec mes amies ». On va y boire des milk-shakes, déguster une pâtisserie française ou marocaine. Il faut parler fort, se montrer, regarder qui est là, écouter ce qui se dit.

Mais déjà, la porte s'ouvre. 19h04. Trois autres jeunes filles. Plus jeunes. Plus minces. Voiles *kenebo*, dernier arrivage de Dubaï. Assortiments de chaussures et sacs de marques prestigieuses. Lunettes Gucci relevées sur la tête. Raccord maquillage sans défaut. Sourires : « Comment va ? la santé, la famille, comment ça va... ». L'une d'elle réajuste son voile, on devine la blancheur de ses bras et avant-bras. 19h10, la porte s'ouvre : boubou bazin. 19h17, la porte s'ouvre : rires de femmes, savants gestes en dentelle qui accompagnent la parole. Chanel n°5.

Les hommes n'abandonnent cependant pas pour autant ces espaces. Une mixité s'instaure peu à peu.

Aux tables voisines, les hommes a priori absorbés dans leur conversation élèvent le ton. L'un d'entre eux s'empare de ses clefs de voiture, laissées en vue sur la table. Dans la conversation, il s'empare et joint le geste à la parole. Ses mains en mouvement émettent un petit tintement, celui d'une clef de voiture contre le porte-clef massif frappé d'un logo Mercedes, Volkswagen ou autre X5. Une douce musique qui n'échappera pas à l'oreille et à l'œil avisé des voisines de table. Mine de rien, un des messieurs appelle le serveur, lui tend un billet et le prie — d'un ton qui se veut déterminé — de lui rapporter une carte de crédit téléphone, un crédit téléphone suffisamment élevé pour pouvoir ensuite mener de bout en bout une conversation avec un interlocuteur en vacances à Paris. La conversation commence à l'intérieur, puis l'essentiel ayant été donné à voir, l'homme — parce qu'il se veut pétri de bonnes manières observées à l'étranger, lors de ses voyages —, s'isole un peu. La conversation est néanmoins audible sans avoir à tendre démesurément l'oreille. Chacun fait mine d'être occupé. Le porteur du téléphone feint de se sentir vraiment seul avec son correspondant. Une mise en scène classique.

Le décryptage féminin d'un si théâtral aparté ne souffre pas de malentendus : il a de l'argent, il a des relations, il parle une autre langue. Il connaît Paris. Même si le téléphone est acheté à crédit. Même si l'argent dépensé dans la carte était destiné à payer l'essence de la voiture. Monsieur s'affiche : il « paraît ».

Hormis, nous semble-t-il ces quelques lieux, considérés comme des espaces publics — et de plus en plus mixtes — par la population aisée nouakchottoise, les autres espaces de rencontres hommes-femmes paraissent caractérisés par de perpétuelles alternances.

⁷ Le « *kenebo* », importé de Dubaï mais originaire de Chine, est un voile 100% coton, prisé des femmes maures d'un certain standing.

⁸ Il s'agit ici de traductions : *shabîbâ* désigne une belle femme qui a du répondant. Note de terrain, janvier 2008.

La quasi absence de lieux publics mixtes ne porte cependant pas préjudice à ceux qui rêvent de rencontres amoureuses ou d'aventures passagères. Hommes et femmes, ensemble, savent créer des lieux, des moments, des circonstances pour jouer de leur coquetterie, éblouir de leurs charmes et prouver leur générosité chevaleresque.

Pour les propriétaires d'une voiture, les rencontres se chorégraphient lors des ballets de cylindrées qui se donnent quotidiennement dans la capitale, sur la Corniche. La « Corniche » désigne une succession de routes goudronnées qui chemine du stade olympique au carrefour du Bana Blanc⁹ puis redescend le long de l'avenue des Champs Élysées pour bifurquer dans la rue des *snacks*, dite rue du Prince. Direction le café-restaurant nommé « la Palmeraie », puis l'ambassade de France et enfin, retour au stade olympique. Un premier tour d'une longue balade qui peut se répéter à l'infini, en fonction du public en piste. Le tracé de cette corniche n'est évidemment pas le fruit du hasard : d'une part, il s'agit d'axes goudronnés, accessibles à tous types de voitures ; d'autre part ces artères principales du centre ville sont illuminées et permettent à chacun de voir et se faire voir. De plus, de nombreux feux tricolores, ronds-points – relativement rares à l'échelle de la ville – et carrefours permettent à chacun d'élargir son horizon visuel : on peut ainsi lorgner toutes les voitures, à droite, à gauche, en face, derrière, il est donc fréquent de se croiser et d'essayer de se recroiser. Enfin, même les piétons – ils ne le sont en général pas par choix, mais par obligation : ils sont ceux qui ne possèdent pas de voiture – nombreux sur ces « goudrons » qui comptent de multiples boutiques et fast-food peuvent observer et commenter la forme de la voiture, son prix, son/sa conducteur(trice), les passager(e)s et les relations qu'ils entretiennent. Ce circuit, sur lequel chaque automobiliste roule à une vitesse de 30 à 50 km/h, est quotidiennement surchargé dès 21 h. Ces dernières années, il semble que la chorégraphie commence encore plus tôt : vers 16-17 heures apparaissent les premiers gros véhicules qui en imposent... la drague façon drive-in peut commencer.

Mercedes, Toyota, Nissan et Renault se suivent. Les 4x4, berlines, décapotables et pick-up se croisent et se recroisent. Il est possible de reconnaître X ou Y à sa voiture et il est de bon ton qu'il en en soit ainsi : c'est le signe que cette voiture est visible, remarquable, à l'image de son propriétaire. Les jeunes hommes circulent avec des amis de leur classe d'âge, les véhicules de jeunes filles baladent cousines et copines. Des hommes circulent seuls, à la recherche de compagnons masculins ou de conquêtes féminines. Quelques couples avec leurs enfants, plus rares, se mêlent à cet étrange cortège de l'asphalte. On remarque également les têtes à têtes en amoureux de jeunes mariés. Dans chaque véhicule, la relation entre chauffeur et passagers est lisible pour tous : dans le cas d'un jeune couple, par exemple, la jeune femme est enfoncée dans son siège, dans une position assez horizontale, mais elle se sert de sa portière pour s'adosser, elle a donc le regard rivé sur son conducteur. Cette attitude est parfaitement claire pour les usagers de la corniche. Pour peu que le jeune homme et la jeune femme soient reconnus, l'observateur pourra ainsi colporter la nouvelle : « un tel et une telle se sont mariés ». Les hommes, entre eux, s'ils ne sont pas en situation de *sahwa* [pudeur], écoutent de la musique. Ils se vautrent dans leur siège et posent un pied sur le tableau de bord.

Ces ballets automobiles répondent à deux motivations : convivialité, d'une part, et mise en scène, souvent ostentatoire, d'autre part. C'est un moment où chacun se livre aux regards. Les célibataires s'aperçoivent, se croisent, se suivent. Le jeune homme reconnaît sa dulcinée à sa voiture, il doit la suivre, essayer d'attirer son attention à un carrefour. Il a également la possibilité d'apercevoir les camarades de la jeune femme. Peut-être pourra-t-il, s'il connaît l'une d'elles, se procurer le numéro de portable de la Belle.

Ce sont les femmes qui chorégraphient le parcours des cylindrées. Elles conduisent, discutent, feignent de ne rien remarquer. Elles passent un coup de fil puis s'arrêtent à la boutique. La voiture des hommes ralentit, ils vont descendre à leur suite. Pour échanger quelques mots et sortir de l'anonymat, le jeune homme offrira à la jeune Mauresque une brique de lait, initiative qu'elle lui aura plus ou moins suggérée. Quelques indifférences mais quelques aillades et le ballet reprend. C'est un autre carrefour, une autre boutique, un autre regard... Elle, elle arbore un de ses beaux voiles, qu'elle laisse plus ou moins glisser. Lui, il porte son boubou et parfois son turban (*hawli*). Elle a l'esprit d'initiative, elle décide de l'itinéraire. Lui maintient le cap sur sa voiture. Elle décide de la longueur de la promenade, de ses arrêts. Il ne rentrera pas tant qu'il est susceptible de la recroiser.

Le véhicule dans lequel circule le protagoniste est, de prime abord, un espace que l'on peut qualifier de public. Mais en réalité, il est en quelque sorte un espace privé. La voiture, c'est être « chez soi », devant tous. Un prolongement de l'espace personnel qui peut être donné à voir. C'est une version externe de l'intime et, d'ailleurs, les Mauritaniens utilisent le terme de « salons » pour parler de l'habitable intérieur des véhicules. On se donne rendez-vous dans une voiture, comme on donne rendez-vous chez soi. Deux amis

⁹ Le Bana Blanc est une boutique d'alimentation générale et le Prince est un Snack célèbre de la ville. Cette note de terrain a déjà fait l'objet d'une publication.

qui se croisent dans leur automobile respective peuvent abandonner l'un des véhicules sur le bas côté pour continuer la conversation dans le « salon » d'une tout terrain¹⁰.

Ces rencontres automobiles ne sont pas sans rappeler le phénomène de « jerrican » à la *bādiyya*¹¹ développé par Olivier Schinz¹². Après dîner, vers 21 h, les jeunes femmes non mariées sortent de la tente (espace féminin dit privé, intime) pour se retrouver entre filles à la périphérie du campement (espace attribué aux hommes, au domaine public) afin de discuter et de chanter en tapant des rythmes sur des calebasses, des bidons d'essence ou des jerricanes.

« Les hommes arrivent alors des campements environnants et se mettent peu à peu autour du cercle en formant un autre cercle concentrique (...) Dès lors commence la récitation de poésie (...). Ces *gīvan* sont des vers qui chantent l'amour du jeune homme pour une jeune femme, qui peut être citée ou non, qui peut être présente ou non (...) Ces soirées sont des moments de flirt durant lesquels les rapports de genre sont inversés (...) On remarque de plus que c'est elle [la femme] qui dirige et maîtrise complètement ces instants : elle décide (en sortant de chez elle ou non) si de telles soirées auront lieu. Il est fréquent de voir des jeunes hommes insister pour que les femmes prennent leurs instruments et mettent en route les jerricanes : c'est à leur bon vouloir qu'elles le feront ou non. Une fois commencés, les jerricanes sont en main féminine également : les femmes font la sélection des poèmes qui seront chantés de ceux qui ne le seront pas ».

A l'occasion de ces soirées « jerrican », les femmes, généralement associées à la sphère de l'intime, à la pudeur et à la retenue créent un « *espèce d'espace* »¹³ ouvert à tous, où hommes et femmes se côtoient, s'observent, se frôlent. A la nuit tombée, aux frontières du campement – marge fréquentée par les hommes, voire même par les *djinn*s – ce sont ces dames qui proposent. Et qui disposent. Le principe de la Corniche, à nos yeux, répond à une organisation assez similaire. À la nuit tombée, en voiture, l'espace semble se transformer... la corniche se meut en un lieu qui oscille entre public et privé, entre monde masculin et monde féminin. Un nouvel univers où les femmes, en présence des hommes, créent un univers extériorisé de l'intime qu'elles dirigent avec dextérité.

Cependant, il convient de remarquer que cette ambivalence est soumise à des règles, comme Olivier Schinz le relève à propos des jerricans :

« N'importe quel homme célibataire est susceptible de venir, à condition toutefois qu'il ne se trouve pas en situation de *sahma* avec une autre personne présente (i.e. si un homme arrive et voit son frère déjà présent, ou une sœur, il repartira vers un autre endroit ou rentrera chez lui) »¹⁴.

Ainsi, cette aire de rencontres mixtes crée par les femmes n'est toutefois pas accessible à tous : un homme ne peut y croiser son frère, par exemple. Dès lors, la phase du « on s'est vu, on s'est plu » laisse entendre que les notions de privé/public ne semblent pas répondre à un schématique découpage spatial – intérieur / extérieur, ouvert/fermé – organisé autour d'une ségrégation binaire des genres – de type : les femmes relèvent de la sphère de l'intérieur, de l'intime, du privé, de la pudeur et de la retenue alors que ces messieurs vivent au grand air, en extérieur, dans le domaine dit public –. En observant les rapports de séduction et leurs possibles « conclusions », il semble que le déploiement des charmes révèle que le public et le privé s'inversent, se renversent, se rétablissent soudainement parce qu'ils obéissent moins à des règles spatiales que sociales sous l'orchestration incontestée de ces Dames.

¹⁰ Il y a bien évidemment ceux qui font semblant... La voiture est prêtée. Dans ce cas, si l'objectif du conducteur est la rencontre ou « plus » il va de soi qu'il y a urgence : urgence de rencontrer une mignonne... Ou urgence de convenir d'un rendez-vous. Il ne faudrait pas que le propriétaire du véhicule, désireux de récupérer son bien, se manifeste au moment tant attendu et fasse perdre la face au conducteur énamouré...

¹¹ Ce qui n'est pas la ville (brousse).

¹² O. Schinz 2001 : 40.

¹³ G. Perrec, 1974.

¹⁴ O. Schinz, 2001 : 41.

Se faire connaître, se faire remarquer, étape fondamentale des jeux de séduction, occupe une double page du magazine *Epok*, un journal mensuel façon *Paris Match* essentiellement diffusé dans la capitale. Démarré en Janvier 2008, il consacre une page aux « VGN » : Les Vieux Garçons de Nouakchott ! Les spécimens quarantenaires les plus en vue du *messrah* y ont leur photographie épinglée, pour le plaisir des unes et les moqueries des autres. Une brochette de bon partis stylés – Polo Ralph Lauren, costume italien, coupe de cheveux dans l'air du temps – au coude à coude, pour faire rêver les plus jeunes ambitieuses aux plus lucratifs des têtes à têtes...

Malgré ces « innovations » récente, le téléphone portable demeure cependant l'instrument d'approche le plus prisé. Comme nous l'avons déjà signalé, il permet d'une part de se donner à voir, de paraître. Mais cela va beaucoup plus loin : le portable est devenu un véritable outil du marivaudage. Il permet tout d'abord, cela va de soi, de « toucher » (contacter) la Belle que l'on a aperçue, la veille au soir, en voiture avec ses copines. Nombre de relations commenceraient au téléphone. C'est par cet intermédiaire que l'on peut créer le contact. « Prend son numéro » (*emaski ragmou*) est une petite injonction que l'on entend souvent dans la bouche de ces demoiselles. Les filles s'échangent ensuite les numéros des garçons. Les garçons ceux des filles. Puis, l'appel est tenté : oh ! Erreur de numéro... Excuses simulées. La conversation est toutefois amorcée et finalement le rendez-vous est fixé. Personne n'est dupe du petit jeu. De même, le téléphone est un outil précieux pour organiser les retrouvailles des amants et, même s'il sonne au mauvais moment, hommes et femmes se camouflent derrière un « je te rappelle » (*endor entelhenleck*). « Le téléphone, c'est pour le mensonge avec ton mari, la drague avec les hommes et les ragots avec tes copines ». Le téléphone a tant et si bien envahi les relations de séduction que les jeux de mots à connotation drague/sexe voient peu à peu le jour, comme, par exemple : « *etrepondi* », qui signifie littéralement : « il répond », mais également, au second degré : il réagit aux charmes, il est réactif aux atours déployés ; au contraire « ne pas répondre » met en doute la vigueur sexuelle du monsieur.

D'autres intermédiaires des rencontres¹⁵ sont également utilisés par la bonne société nouakchottoise. En effet, il est des hommes dont la fonction principale est de favoriser les rencontres hommes/femmes. Ce sont des courtiers de l'amour. Ils arrangent un rendez-vous, se procurent le numéro de téléphone de la Dame convoitée. Ils chantent les louanges de tel ou tel chevalier servant, tout en n'évitant pas d'en railler d'autres. Ces intermédiaires sont les « *gorjigéen* », terme emprunté à la langue wolof et qui désigne les hommes-femmes. Cette métaphore androgyne permet de jouer sur l'ambiguïté : les *gorjigéen* sont des hommes qui cultivent une allure efféminée, les faisant passer pour des homosexuels, alors que certains le sont et d'autres non. Cette allure efféminée (réelle ou feinte) leur permet de pénétrer tant les mondes masculin que féminin, le mépris pour leur non-conformité (l'ambivalence du genre, l'ambiguïté sexuelle) et leur ascendance (ils ne sont généralement pas issus de bonne tente) les autorisent à jouer les entremetteurs.

En voiture avec Mahmoud, un homme d'affaires originaire d'Atar, et quelques étudiants, nous remontons l'avenue Kennedy en direction de Tervagh Zeïna. Une voiture nous suit mais nous n'avons rien vu. Notre conducteur s'arrête, la voiture se range à ses côtés. Une discussion très courte. Nous repartons. Curieux, nous interrogeons Mahmoud sur cette rencontre. Sans détour il nous informe : « c'est un homme qui est envoyé par une femme. C'est pour une rencontre, elle veut m'inviter mais je ne suis pas intéressé » affirme-t-il.

Des mois plus tard, toujours intriguée, j'évoque à nouveau ce bref moment avec Mahmoud qui prétend ne pas se souvenir, avant d'apporter d'autres détails : « c'est un *gorjigéen*. Il m'invite à une soirée chez une femme (...) Ils peuvent te contacter par téléphone, ou en circulant. Maintenant il y a les portables, donc c'est plus facile et plus discret (...) Ils sont très forts pour avoir ton numéro (...) Ils sont payés par celle qui les emploie et les invités donnent aussi de l'argent, c'est comme ça qu'ils vivent ».

Je ne sais pas si Mahmoud s'est rendu au rendez-vous malgré ses sous-entendus de désintérêt. Les nuits nouakchottoises sont longues. Un rendez-vous en chasse un autre. Il est donc difficile de savoir qui fait quoi de ses nuits. Et les subterfuges – échanges de voiture, point de rencontre dans un quartier éloigné, dans une ruelle obscure, escapade extra-urbaine – pour passer de « l'extime »¹⁶ à l'intime débordent d'ingéniosité !

Parfois à la solde de quelques riches commerçants ou d'entrepreneurs, les *gorjigéen* peuvent également travailler en indépendants et rendre toutes sortes de services aux clients qui les contactent. Il peut s'agir

¹⁵ Nous n'avons pas de données précises au sujet de l'utilisation des sites de rencontres sur internet. Nous avons erré sur le net, à la recherche de sites où des Mauritaniens cherchent à se rencontrer. Ces petites annonces sont assez nombreuses mais il faudrait mener une enquête plus précise, sur place, pour connaître leur impact et mesurer leur importance.

¹⁶ J. Levy et M. Lussault, 2003.

d'un commerce lucratif, son importance dépend du statut de ceux qui font appel à lui : le *gorjigéen* d'une *shabîbâ* du *messrah* ne dispose pas de la même influence qu'un *gorjigéen* de quartier populaire qui propose de goûter aux charmes féminins dans l'espace étrié d'une chambre miteuse.

Ces hommes-femmes sont méprisés par la société car, d'une part, leur sexualité est considérée comme déviante et, d'autre part, ils agissent comme des « racoleurs », des « rabatteurs » n'hésitant pas à user de violences symboliques pour ramener des filles : « Ahmed a toujours des filles qui travaillent pour lui, mais si le client demande une autre fille, il faut qu'il se débrouille ». Il semble d'après certaines femmes – propos confirmés par des hommes faisant appel à des *gorjigéen* – que le client peut exiger une femme en particulier, laquelle n'est pas forcément une hétéra. Dans ce type de cas, le courtier use parfois du chantage : « il te guette, essaye de te connaître, de t'approcher, il veut te convaincre d'aller à un rendez-vous avec un homme qui t'a choisie. Tu peux dire non. Mais il va insister. Et puis il y a l'argent. Quand tu es jeune, c'est difficile de refuser. Et si tu dis oui, une fois, après il peut te menacer de le dire à tout le monde si tu ne recommences pas. Toi, tu penses qu'il va garder le secret, mais en fait, il s'en sert contre toi, c'est tout » affirment une disquette et ses amies. Le *gorjigéen* connaît les secrets et les goûts des uns et des autres et est devenu le principal intermédiaire des rencontres libertines. En suivant les rumeurs, j'ai entendu parler de « catalogues de *gorjigéen* ». Dans les années 1980 essentiellement, les *gorjigéen* auraient travaillé avec des photographies comme support : « ils avaient un catalogue avec des hommes et un autre pour les femmes. C'était à l'époque des militaires (...) Tu pouvais choisir ta fille, ou choisir un homme. Pour le faire inviter à une soirée, boire le thé. Tu pouvais la retrouver chez le *gorjigéen*... ». De nombreux Mauritaniens interrogés confirment l'existence de ces « *books* » : je n'en ai, pour ma part, jamais vus. Il semblerait même que ce type de démarchage se perpétue de nos jours aux Émirats Arabes Unis : « les *gorjigéen* voyagent, quelques-uns sont des commerçants (...) Ils proposent des Mauresques à Dubaï, avec des photos (...) comme pendant la période des militaires »¹⁷.

Ainsi, les rencontres nouakchottoises ne pâtissent pas de l'absence de lieux publics : les moyens de se rencontrer sont assez nombreux et les espaces de rencontres ne sont finalement pas si rares compte tenu de la porosité des notions de public et de privé ; ce qui relève de l'espace public, relève de ce qui doit, de ce qui peut être vu. C'est là qu'il faut s'évertuer à paraître pour susciter les convoitises. C'est là que l'on brille.

Paradoxalement, la cour doit s'effectuer à couvert, de façon plus dissimulée. Dans l'espace dit « privé ».

TETES A TETES : RESTER CACHE. FUIR LES REGARDS.

Passée la première étape du « on s'est vu, on s'est plu », est ensuite amorcée l'exigeante phase de la séduction. Les femmes se montrent entreprenantes. Les hommes se soumettent à leurs désirs. Puis, parfois, les corps se rapprochent ; les couples se forment ; les amants s'abandonnent. La règle est désormais la discrétion. Même si, finalement, ces tentatives de dissimulation échouent...

Séduction à domicile

À la *bâdiyya*, traditionnellement, les femmes demeurent sous la tente (*khayma*) durant la journée, pendant laquelle repas, activités artisanales, jeux et discussions se succèdent. Il en est de même en milieu urbain aujourd'hui où les femmes sans activité professionnelle malgré quelques sorties (marchés, aller chercher les enfants à l'école ou autres visites) demeurent en général à la maison. En l'absence des hommes, les Mauresques, quelle que soit leur tranche d'âge, peuvent discuter librement puisque la pudeur (*sabwa*) n'est de rigueur qu'en présence d'hommes. Les voiles tombent, les conversations peuvent être parfois très directes quant il s'agit d'évoquer le sexe opposé. Il y a cependant toujours quelques hommes, profitant de l'absence de leurs congénères, qui viennent faire une visite impromptue. Cette cour masculine peut être nombreuse sous une même tente¹⁸ et certaines sont plus prisées que d'autres.

Lors de ces rencontres quotidiennes sous la tente, en milieu urbain et rural, les femmes renversent la situation : elles se font faire le thé et obtiennent que l'un des hommes présents achète la menthe ou le sucre. Ces concessions masculines font l'objet de longues négociations durant laquelle les femmes

¹⁷ Il convient de traiter cette information avec prudence, les témoignages à ce sujet sont disparates et contradictoires.

¹⁸ Il ne faut évidemment pas que ceux-ci soient apparentés aux femmes, ni même qu'un des hommes doive *sabwa* à un autre. Précisons également, au sujet des tentes, que de nombreuses maisons et villas de Nouakchott abritent des *khayma*.

dévoilent des trésors d'ingéniosité pour arriver à leur fin : de l'audace et un sens de la répartie parviennent à lever l'hésitation, parfois feinte, du visiteur. On assiste alors à des interactions de genres qui sont de l'ordre du rapport de séduction. Mais c'est l'homme qui, en prenant place sous la tente, choisit d'être l'instrument d'un jeu dont il n'est pas maître. Les femmes mènent la discussion, attirent, jouent et c'est elles qui ont l'initiative de la parole : elles coupent court aux dires de leurs visiteurs, elles peuvent rire de lui, de sa gêne, de ses propos. Les femmes maures adoptent ainsi les normes de comportement habituellement attribués aux hommes : elles ont la parole, l'initiative, elles usent des qualités masculines de force et de courage.

Autre manière d'être et de faire intéressante : elles ne se cachent plus sous leur voile, elles le laissent glisser pour découvrir légèrement les cheveux alors que le semi-découvert est un attribut connoté masculin, dans les oppositions de genre. Elles n'hésitent pas non plus à se faire offrir des cigarettes et à les fumer avec nonchalance aux yeux de tous. D'ailleurs, le briquet et les allumettes permettent des similis de contacts physiques : l'homme lance la cigarette, puis le briquet, contacts très indirects mais très érotisés. De même, avec les cacahuètes ou un noyau de datte. Par la suite, le contact physique peut être moins sinueux, c'est l'homme qui en prendra l'initiative s'il en a l'autorisation. S'il y est invité, il peut jouer à saisir les mains ou les pieds de son interlocutrice, et plus si affinités, dans des contextes plus intimes. Sous la tente, on se drague, on flirte, on se touche. Mais toute soudaine intrusion masculine sous la *kebayma* va renverser les comportements : les voiles reprennent subitement leurs plis d'origines ; les femmes ramassent leurs jambes sous le corps ; les cigarettes sont écrasées dans le cendrier. Les hommes reprennent le contrôle de la situation.

Ces cours diurnes autorisées sous couvert de la dissimulation proposent également une formule « nocturne ». En effet, dans les années 1980, la capitale a été le théâtre de l'émergence de réunions – nommées « salons » – qui se tenaient à l'abri des murs des villas du quartier Tevragh-Zeïna, chez quelques entrepreneurs fraîchement enrichis. D'autres grands salons se tenaient également dans le quartier du Ksar, chez les forgeronnes Ehel Fami qui proposaient des fêtes où se retrouvaient les hommes et femmes « en vue ». Quatre autres *shabîbât* du début des années 1980 proposaient également ce type de soirée : « on y faisait de la poésie, il y avait de la musique, c'était artistique quand même mais on venait surtout pour séduire, jouer, rivaliser entre hommes ». A Nouadhibou, puis à Nouakchott, s'organisaient des soirées du même type mais avec une variante au jeu : celui du hasard et de l'argent. Ces mini-casinos (surnommés « bingos ») se tenaient chez des femmes, *shabîbât* fortunées ou chez les très célèbres forgeronnes susmentionnées : « ce sont des lieux de rencontre, des lieux de drague, j'y allais avant de rencontrer ma femme » affirme un quarantenaire.

Par la suite, dans les années 1990, au cœur des quartiers nantis, à l'abri des murs de grands et luxueux palais, des hommes et des femmes du gotha se seraient inspirées de ces premières formes de salons pour se rencontrer dans entre gens importants, beaux et/ou fortunés. Ces salons se déroulent à huis clos, la maîtresse de maison observe un choix sélectif des invités. De ce choix dépend le prestige du « salon ». Pour les individus qui tiennent à briller en société et demeurer des « *shabîb mchacha* » (bel homme étincelant) ou des « *shabîbât mchacha* » (belles femmes étincelantes), il s'agit là d'une occasion de figurer sous les feux de la rampe. L'hôtesse convie donc quelques femmes, deux ou trois, parfois plus : « pour la conversation », « pour la mettre en valeur », et quelques hommes, quatre ou cinq – effectif variant selon la volonté intimiste du salon – invités par le biais des *gorjigéen*, employés par l'hôtesse. Les entremetteurs vont à la recherche des convives sélectionnés par la maîtresse de salon, proposent l'invitation et fixent le rendez-vous. Chaque convive ne sait pas toujours quels seront les courtisans présents.

Ces « invitations », qui peuvent mener à une relation galante plus ou moins éphémère mais souvent intéressée, s'inscrivent à l'abri des regards. Les rencontres amoureuses – à caractère souvent affairiste – se tiennent en retrait du monde extérieur. Les faits, les gestes, les mots glissés lors de ces réunions privées peuvent cependant s'échapper des murs. Divers circuits rumorants peuvent en effet relayer le déroulement de la soirée : les visiteurs et résidents du voisinage énumèrent les personnages présents, leurs faits et gestes¹⁹ réels et fantasmés. La rumeur visite alors les maisons des Mauritaniens qui gravitent non loin du *messrah*, confortablement logés dans leur fauteuil d'orchestre, ils détiennent la primeur de l'information, ce qui constitue une forme de pouvoir. Puis, les bruits courent en suivant les trames hiérarchiques de la société. On sait qui rencontre qui ; on spéculer sur qui séduit qui ; on s'enquiert de qui succombe à qui. Les faits marquants sont scrupuleusement décrits/déformés/interprétés par tous ces « spectateurs », évidemment absents lors de la représentation mais intraitables sur le développement du spectacle. Peu

¹⁹ Même s'ils n'ont pas été vus, les voisins et les curieux reconnaissent les véhicules des personnages « importants ».

importe pour les protagonistes, puisque tout s'est déroulé en suivant les codes : se tenir à l'abri des regards.

Zones érogènes

En effet, les manquements à la pudeur dans les rapports hommes/femmes dans l'espace public sont fortement décriés. Il existe pour les débordements affectifs hors mariage des espaces en périphérie du regard des « autres », qui assure la même « immunité » que de la tente du forgeron/forgeronne dans les campements :

« Les lieux de rencontres sont divers, la boutique du forgeron est l'un de ces espaces de rencontres ; les jeunes filles ne manquent pas de prétextes pour s'y rendre, elles déclarent par exemple à leur mère que le forgeron doit réparer leur bracelet. Il en est de même de la tente de la forgeronne que les jeunes filles visitent sous n'importe quel prétexte, comme demander un conseil sur l'ordre d'enfilage des perles d'un collier. La mère ne craint pas que sa fille rencontre des forgerons puisque ceux-ci, compte-tenu de leur infériorité statutaire ne peuvent la courtiser. Le peu de pudeur auquel sont tenus les forgerons les autorisent à favoriser les rencontres amoureuses »²⁰.

Ces « zones érogènes » destinées à s'abandonner, seul ou à deux, sont relativement nombreuses dans la capitale et connus de tous.

Dans les cybers café, face à son écran, le jeune homme peut rester le regard ébloui et le corps raidi pendant qu'une femme blonde à la poitrine arrogante s'empare de son imagination. Nous avons assisté à des scènes de quasi extase collective dans certains cybers de la ville. Les salles sont rarement aérées, les épais rideaux restent tirés pour le plus grand plaisir des jeunes adolescents curieux « de la chose ». Cette pornographie servie dans des lieux « publics » a fermé l'accès de ces espaces aux jeunes filles et aux hommes plus âgés. Le cyber a longtemps été un lieu réservé, de fait, aux garçons entre 14 et 18 ans environs avec 200 ouguiyas – et leurs mains – en poche²¹. Chacun sait ce qui se trame dans ces espaces mais le secret est sauf puisqu'il reste partagé par de jeunes hommes de classe d'âge relativement proche. Et personne, si ce n'est quelques touristes – et quelques chercheurs – ne viendra les y gêner en violant cet espace. Depuis 2006, d'autres cybers se sont ouverts dans des locaux en « vitrine » ; ce qui s'y passe est donc donné à voir et, sur le comptoir de l'entrée, il est indiqué ostensiblement que « l'accès à des sites à caractère pornographique n'est pas autorisé dans cet établissement ». Aujourd'hui chacun fréquente donc le cyber se son choix en fonction de ses attentes du virtuel. Et chacun sait ce qui s'y fait.²²

Ce qui est lié de près ou de loin au sexe doit donc s'opérer à distance et en retrait. Ainsi, dans la frange très aisée de la population mauritanienne, il semble qu'une des formules retenues consiste en un éloignement encore plus radical : certains amants fortunés se retrouvent à l'étranger pour convoler à l'abri des regards. Les îles canariennes ont longtemps été une de ces destinations privilégiées. Car les rencontres amoureuses doivent impérativement avoir lieu dans des espaces précis dont chacun sait, et tolère, que leur spécificité est d'abriter les rendez-vous galants.

Un des solutions très courantes consiste également à louer un appartement en ville. En effet, les ébats – « faire l'affaire », comme on le nomme parfois pudiquement – ont très souvent cours dans les nombreux appartements à louer (les « appart-hôtel ») que compte la capitale mauritanienne. Ces derniers

²⁰ C. Fortier, 2000 : 329.

²¹ Les cybers-café regroupent des jeunes gens de tous les milieux sociaux puisque rares sont ceux qui ont un accès internet à domicile et quand bien même, le risque de se faire surprendre à la maison est bien trop grand.

²² Jouir de quelques plaisirs érotiques en solitaire ou à plusieurs est également possible, depuis quelques années, sur un téléphone portable, comme le signalent des enseignants : « ils ont des films sur les téléphones, des images ; ils savent bien ce qu'est le sexe » ou des parents affolés : « Ils regardent tout sur leur téléphone. Je ne veux pas que mon fils ait un téléphone, il n'y a pas si longtemps, ils se passaient l'exécution en direct de Saddam Hussein. Qu'est ce qu'il y aura d'autres ? ». A ce propos, un censeur de lycée privé témoigne : « les filles dépassent les limites. Elles quittent la maison, avec le foulard, ou un voile ou une robe et se changent dans le taxi ! L'autre jour, une élève est arrivée. Je te dis qu'elle portait un filet de pêche ! (...) Je lui demande ce qu'est cette tenue ? Elle me répond que c'est une robe ! Une robe ! Un filet de pêche noir, on voyait tout (...) Sa peau ! Tout ! Ses sous vêtements ! (...) Les enfants de cet âge, les filles, elles ne pensent qu'à attraper les garçons (...). Avec leur téléphone et les images et les films qu'ils regardent (...), je l'ai vu en confisquant leur appareil (...) elles en savent plus que toi sur le sexe ! » (novembre 2008).

sont essentiellement situés à Tévragh Zeïna mais surtout dans le quartier résidentiel nommé encore « Las Palmas » : « À Las Palmas, c'est pour que les hommes et les femmes fassent l'affaire (...) dans les hôtels ou des appartements (...) » « Tout le monde le sait ! » racontent des femmes.

« Tout le monde le sait »... en effet, les Nouakchottois ne sont pas dupes de ce qui se déroule dans les chambres louées dans ce type d'établissement et ce d'autant plus que Nouakchott est une capitale de petite taille. Les appart-hôtel, aussi nombreux soient-ils, ne garantissent pas totalement l'anonymat. Personne n'est à l'abri des regards. Par conséquent, les amants peuvent être surpris malgré toute l'attention portée à la discrétion : ils arrivent dans des voitures séparées, non repérables (Toyota Corolla ou autre petite berline peu visible), l'un devance l'autre. Ils quitteront l'hôtel séparément à quelques minutes d'intervalle. On n'ôtera pas ses lunettes de soleil et elle prendra bien soin de bien serrer son voile sur sa tête. L'essentiel est de se faire discret. De prouver sa volonté de passer inaperçu.

Qu'il s'agisse de simples flirts ou de séductions consommées, ces tendres entrevues contribuent donc, d'une certaine façon, à l'organisation de l'espace urbain ; dans les représentations mentales des Nouakchottois, certains espaces – comme les appart-hôtel – constituent des zones érogènes qui se situent, en général, en périphérie de la ville comme par exemple la plage²³ ou la route de Rosso. Ces sites connotés « séduction/sexualité », voient se réfugier, à la nuit tombée, quelques amants. Ils sont d'ailleurs aménagés pour respecter l'anonymat de ces couples nocturnes : des auberges se sont installées, proposant des *tikit*, ou des tentes plus ou moins isolés. Du thé, du lait, des sodas y sont servis à toute heure et en toute discrétion. Peu de lumière, un personnel réduit. Ainsi « partir sur la route de de Rosso », « aller à la plage » sont autant de destinations qui en disent long pour ceux/celles qui acceptent de s'y rendre, et pour ceux qui les y apercevront...

Depuis 2007, un nouvel espace, nommé « Soukoul » accueille les soupirants :

Situé sur la route qui relie Tévragh Zeïna au Ksar, Soukoul est un grand terre plein goudronné, cerné par les dunes, qui n'est pas sans ressemblance avec un immense parking d'hyper marché²⁴. Quelques faibles lampadaires illuminent ce tarmac. Un gardien veille mais semble ne plus vouloir s'approcher des voitures stationnées. Parfois juste une ou deux. Parfois presque une dizaine. Ce soir, elles sont au nombre de 3. Mais nous sommes en début de semaine. Et la fraîcheur hivernale n'est pas propice aux sorties amoureuses.

A l'intérieur des véhicules présents, on devine un homme avec une femme. Les sièges avant sont inclinés. Pour gagner un peu d'intimité, les hommes ôtent leur boubou pour le coincer dans la portière et obstruer la vitre de la voiture.

A notre passage, il n'y a pas de mouvement dans la voiture, pas de geste brusque, pas de mouvements de surprise : les amants s'y sentent certainement en sécurité.

Au loin, nous apercevons d'autres chauffeurs accompagnés qui arrivent sans doute en quête d'une petite place. A l'approche du terre-plein, ils éteignent leurs phares et errent à la recherche d'un petit coin obscur à l'écart. Mission vite accomplie puisque ce soir Soukoul est désert.

Ici, la volonté de discrétion est partagée par tous. Les amoureux y circulent en général en Toyota Carina ou Corolla, des modèles si répandus à Nouakchott que l'anonymat est assuré. A Soukoul, comme dans les autres zones érogènes de la capitale, il est évidemment possible de croiser une connaissance mais la discrétion reste de mise puisque chacun partage un même secret et respecte ce qui se fait sous « *la protection partagée de l'intimité* »²⁵.

Une fois encore, « on » sait, suppute, interprète, écoute, échange, bluffe. Rares sont ceux qui ignorent tout – même si la vérité mille fois déformée, se fait désuète et prend des allures de récit irréel, on peut toujours s'en amuser...-. Ainsi, l'espace de la maison, de la tente, d'une chambre d'hôtel, d'une dune, d'un lotissement en construction ou d'une suite dans un luxueux établissement des Iles canaries sont des espaces intimes, des espaces à secrets qu'il convient d'utiliser pour conduire ses manèges amoureux illégitimes. Nul ne peut échapper à une arrivée inopinée, à un regard impromptu. Nul n'est invisible. Mais parce que les rencontres se déroulent à l'abri des regards, dans des espaces dédiés « à l'affaire », parce que les amants cherchent à ne pas s'épanouir au grand jour, ces relations de séduction consommées ou non, gardent leur essence intime. Ce que les amants cherchent à cacher demeure dans la sphère du privé. En revanche, ce que les amants ne s'essayaient pas à dissimuler peut être socialement livré en pâture au mauvais « qu'en dira t-on ».

²³ Les Maures ont longtemps tourné le dos à la plage et à la mer, ce qui a sans doute conduit à l'abandon et la déclassification de cet espace, puis à sa « sexualisation ».

²⁴ Il s'agit d'un espace destiné à la construction d'un quartier résidentiel de haut standing. Notes de terrain, février 2008.

²⁵ B. Proth, 2002 : 41.

Citons à ce sujet le cas d'une femme d'affaire mauritanienne que nous nommerons Kaïla. Dans les années 1990, cette femme – pourtant inconnue de la majorité des Nouakchottois – devient soudainement la *shabîbâ* de la capitale. On dit d'elle qu'elle est sublime, drôle, séduisante. Kaïla est également dépeinte comme une femme à l'amour dispersé mais réputée sélective dans le choix de ses amants. Ses salons ont longtemps été les plus courus de la capitale. Mais Kaïla est d'autant plus célèbre qu'elle ne respecte pas les codes « : (...) Kaïla, elle, n'avait pas peur d'accompagner son amant à l'aéroport, en voiture ! La liaison n'était plus secrète, ce qui a été une révolution. (...) Lui, il laissait sa voiture devant chez elle ». Cette non-conformité aux règles d'or de la discrétion dans les rapports de séduction et dans les relations à caractère sexuel ont fait et refait le tour de la ville. Personne ne s'est gardé de faire circuler l'information. La rumeur ne l'a pas épargnée. Les médisances non plus. Admirée malgré tout pour sa liberté d'action, adulée pour sa beauté, enviée pour sa capacité à transformer son capital beauté en capital social et financier, Kaïla a toutefois commis des entorses aux codes qui régissent tacitement les relations amoureuses hors mariage²⁶.

Ainsi, même si tout le monde sait, même si les gens parlent, l'essentiel est de se parer dans le secret fut-il de polichinelle. C'est ainsi que certains actes demeurent d'essence privée, alors qu'ils sont presque, paradoxalement, de notoriété publique...

SEDUIRE ET ETRE SEDUIT : UN MONDE EN RECTO-VERSO

Entre les premiers regards et la consommation sexuelle, il convient d'aborder une phase supplémentaire, celle des techniques de séduction, exercice qui requiert certaines habiletés tant du côté féminin que du côté masculin. Dans le cadre des flirts, comme nous l'avons déjà évoqué, les femmes exigent des hommes. Elles se posent en meneuse de la relation. Et les hommes dépensent avec patience pour satisfaire leurs caprices. Ce type de rapport négocié peut conduire à la surenchère ... et aux rivalités, tant féminines que masculines.

Ces rôles des hommes et des femmes dans leurs interactions galantes proposent à l'analyse deux constats majeurs : d'une part l'argent est omniprésent et, d'autre part, la nature de ces rapports de genres ne coïncide pas avec la « conception officielle » des rapports de genres dans laquelle, chez les Maures, le monde féminin est subordonné au monde masculin.

Des garçons courageux, des amants généreux, des hommes abusés et désabusés.

Les vertus inculquées aux jeunes garçons sont le courage, l'honneur et la capacité de relever des défis (*vaysh*)²⁷. Dans le cadre des rapports de séduction, où l'homme n'est plus le seul maître à bord, ces attitudes n'ont plus cours. Dans ces rapports de séduction, diurnes ou nocturnes, l'homme n'a ni l'initiative, ni la force, il doit feindre de se soumettre au désir des femmes auquel son propre désir est soumis. Il doit, parce que les femmes l'imposent, se conformer aux désirs féminins, se montrer patients et généreux.

Ces situations d'inversion des rôles permettent aux hommes qui acceptent de se plier à ces relations agonistiques de séduction d'être des hommes, des vrais²⁸. L'esprit chevaleresque et la courtoisie agrémentent la panoplie des hommes en vue, des hommes importants. Elles font d'un homme un *homme*, un vrai. Et ceci est valable tant aux yeux des femmes (un Homme admiré et désiré) qu'aux yeux des autres hommes (un Homme que l'on cherche à égaler).

Pour ces messieurs, les conquêtes réalisées classent, déclassent et surclassent. Ces exploits participent à se créer une remarquable image sociale. Le public commente la qualité de la prise. Mais également la quantité : « ici les hommes, confie un jeune homme, ils se lèvent le matin. Ils pensent aux femmes, à ce qu'ils vont baiser dans leur journée. Et à l'argent. Ce qui finalement va ensemble ». Entre hommes fortunés, il convient

²⁶ Elle aurait du notamment préférer contracter un « mariage secret » (*seriyya*). Un mariage sans « public » qui légitime les relations sexuelles puisqu'elles ont cours dans un cadre autorisé.

²⁷ A ce sujet, se reporter aux travaux de P. Bonte (1998, 2009). D'après P. Bonte (1998 : 1204), *vaysh* de la racine F.A. Sh « connote l'idée de 'surclasser par une qualité', se vanter, se pavaner » ; il utilise également l'expression empruntée à A. Leriche (P. Bonte, 1998 : 1204) de « contestations d'honneur » pour désigner ce phénomène.

²⁸ P. Bourdieu, 1998 : 58.

de se défier et de se départager, par une voiture plus puissante, un terrain plus étendu, une compagne plus belle et plus prisée. Les hommes rivalisent car c'est ainsi que la hiérarchie se bâtit ; ils doivent prouver, aux yeux de tous, qu'ils « jouent » sur le terrain des hommes qui comptent. Ces rivalités ne sont pas sans rappeler les traditionnels *vaysh* qui permettent à l'individu qui se lance dans un défi d'affirmer, dans un domaine particulier, sa supériorité afin d'être reconnu par son adversaire mais également par tous les spectateurs. Ces « contestations d'honneur²⁸ » ont traditionnellement pour support des biens de prestige : les chevaux, la beauté féminine, le verbe poétique. A Nouakchott, les *vaysh* perdurent mais s'articulent aujourd'hui autour d'autres objets : les voitures, les villas, les vêtements²⁹ les voyages. Et les femmes. Participent à ces joutes non plus seulement les gens « biens nés » dits « de bonnes tentes », comme autrefois, mais également tous ceux qui disposent d'une certaine fortune et pour qui, parader, briller, figurer au *messrah* revêt de l'importance.

Il est à ce sujet un personnage nouakchottois, ancien haut fonctionnaire, d'origine *hartani*³⁰, réputé pour sa course effrénée au « paraître » ; ses prouesses les plus célèbres, à notre connaissance, s'expriment dans sa quête de jeunes filles maures. De « bonnes tentes », de préférence. En effet, d'après les rumeurs, cet homme mettrait un point d'honneur à « ne coucher qu'avec des blanches [femmes maures] (...) surtout des filles de bonnes familles ». « C'est une revanche » analysent certains. Une provocation, une façon de prouver qu'il est devenu quelqu'un tranchent les autres. Dès lors, même pour les hommes, soumis cependant aux volontés féminines, la qualité de la cour engage. Elle permet d'être connu. De prétendre à être reconnu en tant qu'Homme qui se veut d'un certain standing et qui a le talent et les moyens de parvenir à ses fins.

Mais il est des hommes qui se lassent de ces exigences, de ces cadeaux, de ces luttes ostentatoires. Des hommes qui ne veulent pas patienter, qui ne veulent plus « jouer le jeu », comme en témoigne ce trentenaire : « j'étais à une soirée, avec deux copains, il y avait des filles. Il y en avait une qui me draguait. Moi je n'avais pas envie. Pas envie de jouer, pas envie de faire semblant : t'es une nana, je suis un mec, donc il faut qu'on se séduise. Je ne me suis pas montré très répondant alors la nana m'a dit : « t'es PD ou quoi ? ». Tout ça parce que tu la dragues pas alors que tout le monde le fait et que c'est ce qu'elle attend de toi. Comme de tous les autres ».

Les femmes sont souvent accusées « d'être intéressées ». Intéressées par l'argent, tout d'abord : « entre elles, les filles, quand elles parlent d'un homme, elles parlent de la marque de sa voiture et de son portefeuille ». Elles peuvent également se montrer sensibles au statut traditionnel : « t'as des filles, elles ne te demandent même pas comment tu t'appelles, elles veulent juste connaître ton nom de famille, tu les vois réfléchir dans leur tête, refaire ta généalogie et, si c'est bon, elles couchent ».

2/ Des filles respectueuses, des galantes manipulatrices, des femmes déçues.

Enfants, les jeunes filles maures apprennent le code de la pudeur qui consiste en des attitudes de respect (*sabwa*), de silence, d'humilité voire même de passivité. La retenue du langage et du corps est exigée des femmes devant un homme à qui elles doivent le respect – soit tous les hommes qui font partie de la parenté interdite de mariage. Elles doivent être correctement couvertes du voile (*malhafa*) – seuls le visage, les mains et les pieds peuvent apparaître hors du voile –, demeurer peu mobiles et silencieuses sauf si leur avis est sollicité. La société exige donc l'obéissance car sur ces femmes, « éternelles prestations sociales ³¹ » repose l'honneur du groupe. Paradoxalement les fillettes, dès leur plus jeune âge, sont initiées aux arts de la coquetterie. Et de la séduction. Il ne s'agit donc pas uniquement d'un apprentissage de la pudeur, mais plutôt d'une double formation : pudeur/enchantement, où les fillettes doivent savoir, en fonction des circonstances, user de l'un ou de l'autre de ces artifices. La construction du « genre » féminin est ainsi basée sur une évidente ambivalence que nous avons déjà largement abordée : sur l'asphalte, sous la tente, dans les salons, au téléphone, en compagnie des hommes avec qui s'exercent des rapports de séduction, nous assistons à une véritable inversion des rôles. Les femmes ne sont plus celles qu'elles devraient être. Les rapports hommes-femmes semblent s'inverser et ces Dames mettent à l'épreuve ces messieurs dont elles testent, notamment, la patience et la générosité.

²⁹ A ce sujet se reporter au travail de Z.O. Ahmed Salem (2001)

³⁰ Descendants d'esclaves affranchis.

³¹ J. Baudrillard, 1979.

Entretenir la flamme du prétendant consiste tout d'abord à exiger de lui une certaine persévérance. Phénomène particulièrement visible à travers les successions d'appels téléphoniques : le sigisbée appelle sa belle. Elle, elle se force à ne pas répondre alors qu'elle surveille son téléphone, attendant son prochain appel. Il la contacte à nouveau. Elle ne répond toujours pas. Si Monsieur est doué, il envoie un message romantique, voire même un élégant poème. Les moins adroits usent de quelques flagorneries. Dans tous les cas, Monsieur doit se montrer persévérant. Quand, plus tard, il reçoit l'ordre tant attendu « *tenvenli* ³² », il ne pourra pas s'y soustraire s'il veut conquérir la jeune femme. Quant à elle, comme de nombreuses autres jeunes femmes, elle joue à instaurer une distance, voire même un certain mépris : lorsqu'enfin, elle décroche, l'amant doit se contenter d'un mensonge des plus élémentaires : « rappelle moi, là je suis occupée ».

Cette obstination masculine doit aller de paire avec la générosité. Pour beaucoup de femmes interrogées, la cour est synonyme de cadeaux, de largesses. L'homme doit offrir. Il doit prouver. Car un homme qui donne est un homme qui aime. Séduire, c'est offrir, et, comme le note A. Tauzin (2001 : 88) :

« Ô Dieu, donne-moi un homme et ses richesses
Et fasse que sa mère et ses sœurs soient déjà mortes »

Dans les milieux aisés de la capitale, les hommes doivent combler les femmes : téléphone, cartes de téléphone ou tout simplement un pécule pour satisfaire de classiques petits plaisirs (des voiles, des bijoux...). Certaines n'hésitent pas à entretenir des relations courtoises avec quelques hommes riches et généreux mais un peu trop vieux/et pas à leur goût, pour recevoir quelques présents, cela tout en entretenant parallèlement une relation amoureuse avec un homme plus jeune, plus gracieux mais moins fortuné. Dès lors, au cœur de ces marivaudages, les femmes doivent se tenir informées des potentiels du chevalier servant : il faut se renseigner s'il possède une voiture, s'enquérir de la marque du véhicule (« *markoub* ») ainsi que de celle de son téléphone – on entend souvent « Nokia », « Samsung », suivi d'un numéro de série et des commentaires tels que « dernier modèle », voire même le prix auquel se négocie l'appareil en question –. Les femmes ne se cachent pas de la capacité des unes et de l'incapacité des autres à solliciter les faveurs du prétendant en exigeant de lui des preuves dites d'amour – traduire : des marques de dévouement comptable –. Pour quelques femmes interrogées, agir ainsi c'est « être femme » : « Nous sommes des femmes, c'est comme ça » ; certaines sont plus effrontées que d'autres, mais « il faut savoir ce que l'on veut ». Une de ces femmes déterminées explique que ces exigences envers les hommes perdurent même au-delà des relations de séduction, jusqu'au divorce, quand la femme quitte le foyer avec ses enfants : « On ne laisse que la poussière » affirme-t-elle : « je ne lui ai laissé que [le mobilier de] la chambre à coucher parce que de toute façon la prochaine ne voudra même pas dormir dedans. Il faudra qu'il en apporte d'autres »³³.

Dans les cercles fortunés de la capitale, « être une femme aimée » est synonyme « d'être une femme gâtée ». Quelques Dames de la capitale, dans le cadre des salons – des salons dans une version encore plus intimiste et sélective que ceux évoqués précédemment – ont su mettre à profit leurs jolis minois et la qualité de leur répartie pour constituer autour d'elles une cour de soupirants de première catégorie. Pour participer aux réunions de ces *mchachat*, il faut être prêt à honorer une certaine somme. Nos interlocuteurs ont évoqué des montants variant entre 100 000 et 200 000 ouguiyas (de 300 à 600 €). A cette dépense s'ajoute la prise en charge du repas, des cadeaux caprices suggérés par l'hôtesse, ou ses proches, au cours de la soirée. En échange d'une telle générosité Madame fait le thé et se laisse courtiser :

« Houria est une grande dame. Elle n'est d'ailleurs plus de toute jeunesse. Elle en est à son cinquième mariage (déclaré) et à son troisième enfant (vivant). Houria se conserve bien. Elle est encore très séduisante (...). De son dernier

³² « Rappelle-moi » est un petit message gratuit qu'un usager peut envoyer à la personne avec laquelle il souhaite communiquer. Ce service a été mis en service en 2007-2008 par tous les opérateurs. Nous pouvons émettre l'hypothèse que cette fonction a été instaurée suite à l'importance du phénomène des bippeurs : des usagers (très souvent des femmes) qui appellent et raccrochent aussitôt (par manque de crédit ou par avarice) pour se faire rappeler.

³³ Des femmes d'un très confortable niveau de vie et/ou refusant les valeurs que prônent le *messrab* ajoutent cependant un bémol et expliquent que, dans le cas d'une relation qui évolue vers un mariage, il est de bon ton de « ne pas tuer la poule aux yeux d'or » (*ṣaṣṣit illiwich*). En effet, s'il est exigé du mari qu'il s'acquitte de la *sadaq*, qu'il offre des cadeaux à la belle famille et pourvoie à l'installation de son épouse, conformément à son niveau de vie, il demeure que certaines familles préfèrent ne pas trop pressuriser financièrement le mari lors de la cérémonie de mariage puisqu'il aura maintes occasions, par la suite, de devoir se montrer prodigue (fêtes...).

mariage, Houria a conservé une très belle villa, très bien équipée et une belle voiture. Chacun des pères de ses enfants lui verse une pension plus ou moins régulière. Houria ne travaille pas. Avec ses pensions, elle peut faire face honorablement à ses charges domestiques. Cependant Houria a des charges propres autrement plus lourdes : sa garde robe, ses toilettes, l'entretien de sa cour de « gordiguènes » [gorgigéen], de griots, de bouffons, ses voyages à l'étranger (surtout les îles Canaries, le Maroc et la France). (...) Houria ne demande rien, c'est trop vulgaire. Il faut deviner ses dessus ou bien il faut deviner ses désirs ou bien, quand on n'est pas sûr de sa perspicacité rester à l'écoute de sa cour (...) Houria a l'affectivité très dispersée mais toujours hiérarchisée. Je ne sais pas pourquoi j'en parle à propos de prostitution. C'est tellement faux... et pourtant »³⁴

Offrir, exiger, recevoir. C'est ainsi que les relations de séduction doivent fonctionner. Mais si la majorité des personnages en vue de la bonne société nouakchottoise cherche à paraître et à jouer les jeux de séduction que la normalisation des sexes impose, il convient de noter que quelques femmes rencontrées s'attristent toutefois de ces manières de faire : « Nous ne sommes pas à vendre » affirme l'une d'entre elles. « Evidemment, j'aimerais que mon mari soit riche mais ce que je veux surtout, plus que des cadeaux c'est avoir une vraie relation ». Nous avons découvert un blog sur le net où quelques hommes et quelques femmes échangent sur ce type de désillusion : « Mais pourquoi les filles s'intéressent elles tellement à l'argent ? L'éducation peut être... Les filles n'envisagent souvent de se marier qu'avec un homme aisé financièrement³⁵ ». Dans les chroniques et les courriers des lecteurs de ce blog, le thème de l'argent revient comme un leitmotiv. Il est clairement affirmé que l'amour féminin s'achète. Et à travers le terme pudique d'amour, il semble plutôt qu'il faille décrypter que ce sont des faveurs sexuelles qui seraient à monnayer » :

« Je me demande si c'est juste moi ou est-ce que les hommes voient en nous des objets sexuels ? Est-ce normal qu'un homme appelle, fasse la cour, se plie en 38 avec pour objectif principal (souvent le seul d'ailleurs) de nous mettre dans un lit ? (...) Je me suis rendue compte (...) que les hommes ne draguaient, n'appelaient et ne daignaient nous parler que pour un seul et unique but, celui d'en arriver enfin, au silence... vous savez ce fameux silence où le mec fait son regard de toutou maltraité tout mignon pour que vous craquiez et que tout soit dans la poche (...) Pourquoi ne pas vous faciliter la tâche en disant tout simplement (...) : « j'ai envie de toi » (...), ça ne vous engage à rien contrairement aux tirades mensongères que vous mettez en place et qui demandent quand même une réflexion de mythomane assez complexe ».

Ces discours féminins, qu'ils soient ou non critiques, mettent en avant le rapport homme-femme dans une perspective de rentabilité. Tout comme les discours masculins. A propos de ces conversations sur l'avidité féminine, il convient de mettre en avant que le terme de « prostitution », utilisé ci-dessus, n'a été en revanche que très rarement prononcé. Car malgré cette omniprésence de l'appât financier dans ces échanges hommes/femmes, il semble que la drague lucrative demeure avant tout un jeu, un défi. Avec ses propres règles. Un jeu dans lequel les femmes maures doivent trouver leur avantage : « les femmes maures ont tout compris, elles se mettent à l'abri » des répudiations et de ses possibles lendemains difficiles. En aucun cas, ces échanges ne peuvent s'apparenter à de la prostitution comme en témoigne ce jeune homme pour qui la sexualité doit pouvoir proposer de multiples intérêts, essentiellement financier : « les femmes blanches [les occidentales], c'est pire que les putes, parce qu'au moins les putes, elles se font payer ». La recherche du plaisir est principalement décriée évidemment. Mais, au-delà, cette affirmation, me semble dénigrer également le manque de perspective et d'ambition autour de l'acte sexuel. Ce qui est condamné ici, à nos yeux, c'est bien de se donner « pour rien ». Les femmes ont un capital, elles doivent l'utiliser. Point final. D'ailleurs si l'on écoute nos interlocuteurs parler de drague et de sexualité, il y est surtout question des

³⁴ Journal *Al Bayane* n° 28, du 24 au 30 juin 1992. Dossier « *Elles se prostituent !* »

³⁵ <http://maureskland.blogspot.com>

intérêts. Le prestige, la fierté, un nouveau téléphone, une vengeance personnelle. Un risque parfois qui « peut valoir le coup ».

Dès lors, face à ces fructueux rapports hommes-femmes, nous sommes face à un contexte « d'échange économico-sexuel », non pas sobre synonyme de prostitution mais pris dans un sens bien plus large, originellement défini par P. Tabet³⁶ :

« l'ensemble des relations sexuelles entre hommes et femmes impliquant une transaction économique. Transaction dans laquelle ce sont les femmes qui fournissent des services (variables mais comprenant une accessibilité sexuelle, un service sexuel) et les hommes qui donnent, de façon plus ou moins explicite, une compensation (dont la qualité et l'importance sont variables, cela va du nom au statut social, ou au prestige, aux cadeaux, à l'argent) en échange de ces services. Nous avons ainsi un ensemble de rapports allant du mariage à la prostitution et qui comprend des formes très différentes entre ces deux extrêmes ».

Subsiste alors la question – à laquelle nous ne pouvons que très partiellement répondre ici – de l'échange économico-sexuel comme rapport de pouvoir³⁷. Cette question se pose à Nouakchott, comme ailleurs, mais cependant, l'observation des femmes maures d'un certain standing³⁸ démontre, comme nous l'avons vu, que les femmes disposent d'une capacité à perméabiliser l'espace. Dans leur interaction avec les hommes, elles participent à une cyclothymie spatiale. Et, dans ce mouvement, les hommes et les femmes ne sont plus ce qu'ils devraient être...

A travers tous ces discours masculins et féminins, il apparaît clairement qu'hommes et femmes, dans un contexte de rapport de séduction, s'instrumentalisent mutuellement. La femme décide des prouesses à déployer pour gagner son intérêt, son cœur, ses faveurs. C'est ainsi qu'elle fait l'admiration de tous. Le courtisan, lui, doit relever le pari. Pour sa Galante, pour la société, pour être un Homme. Car, à travers ces flirts, au-delà des inversions de rôles qu'ils permettent, c'est bien l'exigence de l'image sociale de soi qui est en jeu. Il y a ce que doit être une femme et il y a ce que doit être un homme, avec leurs ambivalences. Mais il convient pour tous de rester soumis aux attentes collectives qui normalisent le genre. C'est sans doute pour cette raison, pour cet impératif de « répondre à l'image sociale de son sexe » qu'il est possible que – dans le cas des relations hommes/femmes, et plus précisément dans des contextes de séduction – s'opèrent des inversions remarquables. Le marivaudage inverse les rôles qu'endossent hommes et femmes.

Dès lors, ces renversements ne sont évidemment pas sans conséquences sur les oscillations, voire même sur les pirouettes entre ce qui relève du public et de ce qui relève du privé. En effet, la représentation classique du monde et des rapports de genres tient compte de ces inversions. La société d'ailleurs les secrète et les tolère. Elle admet ces instants où les femmes renversent les situations. Elle autorise ces moments où les hommes se retrouvent « la tête à l'envers » puisque ces ambiguïtés font partie du rôle ambivalent de chacun soumis à la normalisation. Mais cette subordination consentie du masculin au féminin ne peut en aucun cas être donnée à voir au grand jour ; elle doit demeurer dans la sphère du privé. Le monde, dans cette cabriole de lui-même, doit demeurer caché. Il doit se lover dans des espaces en périphérie du regard social. En revanche, au grand jour, c'est la subordination du féminin au masculin qu'il faut mettre en scène, c'est elle qui doit se jouer devant tous, car l'espace public est l'espace de ce qui doit être vu. C'est l'espace des convenances. Ainsi, le regard de l'Autre – et les codes d'évitement, d'intimité partagée... qu'il sous-tend – revêt une importance considérable parce que, par sa capacité à délimiter des espaces-temps mouvant privé/public, il autorise, bien au-delà, la version tatin du monde.

BIBLIOGRAPHIE

³⁶ P. Tabet, entretien 2009.

³⁷ P. Tabet, 2004.

³⁸ Les femmes ne choisissent généralement pas leur premier époux, en revanche, elles choisissent ensuite leurs amants et maris (et, parfois même, sans que cela ne porte préjudice aux galantes, certains des amants choisis sont bien moins âgés qu'elles...) nous ne sommes donc plus là dans le cadre classique : « service sexuel fourni par une femme contre paiement procuré par un homme »).

Al Bayane n° 28, du 24 au 30 juin 1992. Dossier « *Elles se prostituent !* »

Baudrillard J.

1979 *De la séduction*. Paris, Galilée.

Bonte P.

1998 L'émirat de l'Adrar. Histoire et anthropologie d'une société tribale du Sahara occidental. Paris, EHESS, thèse d'État.

2008 *L'émirat de l'Adrar mauritanien*. Harîm, *compétition et protection dans une société tribale saharienne*. Paris, Khartala.

Bourdieu P.

1998 *La domination masculine*. Paris, Seuil.

Fortier C.

2001 « Le rituel de mariage dans la société maure. Mise en scène des rapports sociaux de sexe », *Awal*, 23 : 51-73.

2003 « Épreuves d'amour en Mauritanie », *L'Autre, Cliniques, cultures et sociétés*, vol. 4, n° 2, p. 239-252 ;

2004 « Séduction, jalousie et défi entre hommes. Chorégraphie des affects et des corps dans la société maure », in F. Héritier et M. Xanthakou (dir.), *Corps et affects*, Paris, Odile Jacob.

Levy J. et Lussault M. (dir)

2003 *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin.

Lesourd C.

2006 *Au bonheur des Dames. Femmes d'affaires mauritaniennes de nos jours*. Thèse de doctorat en anthropologie sociale, EHESS, Paris.

2007 « Capital beauté. De quelques riches femmes maures », *Politique Africaine* 107 : 63-80.

Ould Ahmed Salem Z.

2001 « *Tcheb-tchib* et compagnie. Lexique de la survie et figures de la réussite en Mauritanie », *Politique africaine*, 82 : 78-100.

Perrec G.

1974 *Espèces d'espaces*, Paris, Galilée.

Proth B.

2002 *Lieux de drague, scènes et coulisses d'une sexualité masculine*. Toulouse, Octares.

Schinz O.

2001 « Construction du genre chez les Maures de Mauritanie », Université de Neuchâtel, mémoire de licence en ethnologie.

Tabet P.

2004 *La grande arnaque. Sexualité des femmes et échange économique-sexuel*. Paris, L'Harmattan.

2009 **Mathieu Trachman**, « La banalité de l'échange. Entretien avec Paola Tabet », *Genre, sexualité & société* [En ligne], n°2 | mis en ligne le 14 décembre 2009, URL : <http://gss.revues.org/index1227.html>.

Tauzin A.

1981 *Sexualité, mariage et stratification sociale dans le Hodh mauritanien*. Thèse de 3e cycle : sociologie. Paris : EHESS.

1984 « Statuts féminins dans une société pastorale : les Maures de Mauritanie », *Production pastorale et sociétés*, 114 : 79-91.

1984 *La ruse des femmes. Présentation d'un corpus de contes mauritaniens*. Paris, Littérature orale arabo-berbère, 15.

2001 *Figures du féminin dans la société maure (Mauritanie)*, Paris, Karthala.

<http://maureskland.blogspot.com>